

Alain Houziaux, dir., *Le christianisme. Quel impact aujourd'hui ?*, Paris, éd. de l'Atelier, coll. « Questions de vie », 2004. 20 cm. 119 p. ISBN 2-7082-3774-8. € 10

Fritz Lienhard

DANS **ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES 2007/3** Tome 82 , PAGES 439S À 450S
ÉDITIONS **INSTITUT PROTESTANT DE THÉOLOGIE**

ISSN 0014-2239

DOI 10.3917/etr.0823.0439s

Date de mise en ligne : 15/03/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2007-3-page-439s?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

PARMI LES LIVRES

ÉTHIQUE ET THÉOLOGIE PHILOSOPHIQUE

Éric FUCHS, *L'éthique chrétienne. Du Nouveau Testament aux défis contemporains*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le champ éthique 40 », 2003. 23 cm. 151 p. ISBN 2-8309-1070-2. CHF 29/€ 20.

L'objectif de l'ouvrage est d'aider les chrétiens à « discerner comment le message évangélique des origines peut éclairer les enjeux de notre situation contemporaine » (p. 11). Il ne s'agit pas, dès lors, de réduire à l'unicité les différentes propositions éthiques du Nouveau Testament, mais de les étudier dans leur contexte respectif. Ainsi il n'y a pas de morale chrétienne comme système unifié, mais une dynamique morale s'inscrivant dans l'histoire à travers les textes bibliques. De la sorte, l'éthicien se met à l'écoute de l'exégète, mais son propos se tient à la lumière des problématiques actuelles.

Dans un premier temps, F. étudie les sources du Nouveau Testament en les interrogeant sur la question de leur éthique. Il traite ainsi successivement Paul, Matthieu, Luc, Marc, Jean, les textes deutéro-pauliniens, Jacques, 1 Pierre. Cette partie se conclut par une réflexion plus générale des modèles éthiques du Nouveau Testament. Ensuite, F. procède à l'évaluation générale de ces textes. Une troisième partie, intitulée « Propositions », reprend les

enjeux internes et externes de la vie chrétienne, ceux qui relèvent de la vie individuelle et communautaire, d'une part, et de la vie dans la société, d'autre part.

Les problématiques les plus complexes sont abordées avec une grande clarté, selon le style bien connu de F. Les auteurs sont étudiés avec grand soin, et l'actualité du propos ne se dément jamais. On pourrait discuter, évidemment, de l'interprétation assez critique des textes johanniques, reposant sur une sorte d'alternative préalable entre mystique et éthique. Mais n'est-ce pas le mérite d'un tel ouvrage, que de donner envie de discuter avec son auteur ?

Fritz LIENHARD

Jean-Marc LAROUCHE, dir., *Reconnaissance et citoyenneté. Au carrefour de l'éthique et du politique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2003. 23 cm. 173 p. ISBN 2-7605-1219-3.

Cet ouvrage est particulièrement utile à quiconque veut se mettre à jour en ce qui concerne la philosophie politique. Le propos aborde les questions liées au multiculturalisme propre aux pays occidentaux et à la place des minorités en leur sein. Ainsi émergent des « politiques de la reconnaissance » qu'il y a lieu de questionner. De même, la notion de citoyenneté fait l'objet d'une nouvelle réflexion actuellement, certains intellectuels proposant de la renouveler.

Dans l'ouvrage, on peut distinguer les textes destinés à la consolidation théorique et ceux qui ont un aspect plus innovateur et expérimental, mettant les notions évoquées à l'épreuve de problématiques actuelles et particulières. Le lecteur découvre d'abord trois textes partant des théories éthiques de la reconnaissance et de la citoyenneté, en lien avec les politiques étatiques (GENARD), de la thèse du cosmopolitisme (LAROUCHE) et du débat suisse sur la reconnaissance des couples homosexuels (MÜLLER). Ensuite, trois textes qui font la démarche en sens inverse, puisqu'ils prennent leur point de départ plutôt dans l'analyse sociologique et politique des transformations actuelles (DUCASTEL), l'étude du projet éthico-politique des sociétés modernes (BEAUCHEMIN) et une analyse de la mondialisation (LACROIX). Enfin, des textes qui réfléchissent à des situations particulières : les femmes musulmanes immigrées en Belgique (BRION), les politiques du système de soin et de santé (JOBIN et LAUDY) et les positions exprimées à la conférence de Durban sur le racisme (DESJARDINS et BOISVERT).

Un certain nombre de nos contemporains considèrent que la manière française de gérer les minorités et de faire face à la mondialisation fait actuellement naufrage. Ceux-là trouveront beaucoup d'intérêt à lire ce livre. Ils découvriront différentes manières d'aborder les questions essentielles de la philosophie politique contemporaine, surtout anglo-saxonne, qui visent à élaborer une citoyenneté responsable dans l'avenir.

Fritz LIENHARD

Hubert CANKI et Uwe PUSCHNER, éd., *Anti-semitismus, Paganismus, Völkische Religion*, Munich, K. G. Saur, 2004. 25 cm. 172 p. ISBN 3-598-11458-3.

Dans cet ouvrage collectif dont les contributions sont rédigées en allemand ou en anglais, la notion d'antisémitisme désigne un mythe imaginaire et social. Il propose un système de stéréotypes, dont l'analyse se situe au carrefour des études religieuses et de l'histoire des sciences. Le propos se concentre essentiellement sur l'Allemagne aux XIX^e et XX^e siècles. Le phénomène de l'antisémitisme est étudié dans les rapports qu'il entretient avec une religion dite « *völkisch* », c'est-à-dire fondée sur le peuple (le terme n'est traduisible que par cette référence au peuple ; « populaire » et « populiste » n'en rendent qu'imparfaitement le sens).

Une première contribution de Hubert MOHR pose quelques éléments théoriques en vue d'une définition plus précise de l'antisémitisme. Il est à retenir en particulier que le juif est considéré comme « l'autre au milieu de nous », celui qui dérange par sa présence une communauté qui se veut fondée sur la proximité et la ressemblance. Diverses contributions historiques étudient ensuite avec précision l'antisémitisme tel qu'il a pu être repris massivement par le nazisme, avec les conséquences dramatiques que l'on sait. Une dernière partie se penche sur les résurgences de la religion « *völkisch* » après 1945.

L'ouvrage est destiné à un public de spécialistes. Son intérêt réside dans la grande précision historique des études qui le composent.

Fritz LIENHARD

Nicolas BARDOS-FELTORONYI, *Églises et États au centre de l'Europe. Réflexions géopolitiques*, Paris, L'Harmattan, coll. « Religion et Sciences humaines », 2001. 21,5 cm. 206 p. ISBN 2-7384-9704-7.

L'auteur explore les enjeux géopolitiques du phénomène religieux au centre de l'Europe, c'est-à-dire entre la Russie

et l'ancienne Europe des 15. Les Églises, puisque c'est d'elles qu'il s'agit, ont notoirement contribué aux changements de régime, et demeurent des facteurs importants de l'évolution actuelle. Le but de l'ouvrage est d'analyser leurs positions et leurs mutations géopolitiques pendant ce « siècle raccourci » de 1914 à 1989, pour proposer quelques hypothèses géopolitiques et sociologiques, notamment au sujet de leur pérennité.

Après un chap. introductif, l'auteur propose quelques repères au sujet du contexte dans lequel évolue les Églises qu'il étudie. Un troisième chap. rappelle des données au sujet de la sécularisation et du retour du religieux. En particulier, l'adhésion des pays concernés au « marché » est présentée assez négativement. Le quatrième chap. expose différents modèles de relations entre les Églises et les États. Le chap. cinq fait une analyse assez critique des choix géopolitiques des différentes Églises au centre de l'Europe. Enfin, au sixième chap., l'auteur parcourt les différents pays plus en détail, en faisant un état des lieux des relations entre les Églises et les États.

Je retiendrai deux thèmes de réflexion importants. D'abord la foi, loin d'être exclusivement une décision audacieuse et instantanée d'un individu solitaire, est aussi affaire de géopolitique. Ensuite, combien les sociétés étudiées sont prémodernes : la chape soviétique a empêché une sécularisation véritable et la confusion entre les références religieuses et ethniques est permanente. Nous sommes, selon l'a., dans une situation religieuse prémoderne.

Fritz LIENHARD

Gerhard BESIER, Gerhard LINDEMANN, *Im Namen der Freiheit. Die amerikanische Mission*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006.

21 cm. 415 p. ISBN 3-525-36734-1. € 19,90.

La jaquette du livre, qui montre le président Georges Bush parlant devant une croix dans une église baptiste américaine est trompeuse : elle pourrait laisser croire qu'il s'agit d'un livre sur l'histoire contemporaine des relations entre le pouvoir politique et les Églises « évangéliques » aux USA. En fait, le projet de ce livre est bien plus vaste : il brosse, en une large fresque historique, l'histoire du concept de liberté dans la conception anglo-américaine, depuis 1607 jusqu'à 2005. Cette étude fait partie d'un programme de recherche intitulé « Études historiques du concept trans-atlantique de la liberté », à l'initiative de l'Institut Hannah-Arendt de Dresde. Les auteurs, dont les compétences universitaires couvrent différentes matières des sciences humaines sont, entre autres, théologiens.

Il s'agit donc, pourrait-on dire, d'une histoire de la constitution des États-Unis à partir d'un des concepts clés qui ont forgé son histoire. Les chap. traitent du temps des colonies (1), de l'indépendance et de l'élaboration de la constitution (2), de la république et de la démocratisation (3), des pensées parallèles, des Réveils et de différents manifestes (4), de l'esclavagisme, de la guerre de Sécession et de la reconstruction (5), de la pensée et des mouvements sociaux au seuil du xx^e siècle (6), des deux guerres mondiales (7) – chap. un peu rapide à mon sens –, de la guerre froide et du maccarthysme (8), des mouvements citoyens et de la guerre du Vietnam (9), de la compréhension du concept de liberté par la nouvelle droite (10), enfin de l'évolution de ce concept à l'aube du XXI^e siècle (11). Un dernier chap. conclut à la fois sur la centralité de ce concept, son lien avec les mouvements chrétiens ainsi que sa pluralité de compréhension.

Cet ouvrage sera utile pour inscrire l'étude des différents christianismes américains contemporains dans une perspective historique, et pour s'émanciper d'une vision trop simpliste et eurocentrée de ces relations (le christianisme a souvent rimé avec oppression en Europe, tandis qu'aux USA il symbolisait une liberté sinon de pensée, du moins d'entreprise et d'action).

Un bémol à propos de cet ouvrage honnête et sérieux : on ne comprend pas l'utilité des 100 pages de « Sources et littératures » (un quart de l'ouvrage !), illisibles, tant dans leur contenu que par la minuscule et touffue typographie utilisée. Elle n'encourage pas la lecture d'un ouvrage par ailleurs bien fait.

Olivier BAUER

Dietrich BONHOEFFER, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, nouvelle édition traduite de l'allemand par Bernard LAURET avec la collaboration de Henry MOTTU, Genève, Labor et Fides, 2006. 22,5 cm. 630 p. ISBN 2-8309-1198-9. € 37/CHF 59.

On sait que Bonhoeffer est le théologien le plus lu dans le monde et, parmi ses écrits, ce sont les lettres de prisons qui sont les plus connues. À partir de celle du 30 avril 1944, elles ont entamé une réflexion décisive au sujet du christianisme dans un monde non religieux. Ces textes, qui ont plus de soixante ans, demeurent féconds pour une pensée contemporaine.

Avec ce livre, le public francophone dispose enfin d'une édition complète, fondée sur celle des *Dietrich Bonhoeffer Werke*, et d'une traduction fiable. On sait que celle de Lore Jeanneret était parfois fautive, au point de modifier le sens des textes. Les erreurs sont à présent corrigées. De même, le lecteur prend connaissance non seulement des lettres de Bonhoeffer lui-même, mais aussi de

celles qui lui répondent et de celles qui « campent le décor » de la captivité de Bonhoeffer... du moins les textes qui n'ont pas disparu avec la fin de la guerre.

Dans les annexes, se trouvent des « projets de lettres en vue des interrogatoires », un tableau chronologique 1942-1945, un arbre généalogique, des sources et une bibliographie presque complète. Enfin, les index des citations bibliques, des noms propres et des matières font de ce livre le véritable outil de travail que de nombreux théologiens et pasteurs attendaient.

Fritz LIENHARD

Henry MOTTU et Janique PERRIN, éd., *Actualité de Dietrich Bonhoeffer en Europe latine. Actes du colloque international de Genève (23-25 septembre 2002)*, Genève, Labor et Fides, coll. « Actes et recherches », 2004. 23 cm. 196 p. ISBN 2-8309-1120-2. € 24.

On sait qu'au cours des décennies d'après-guerre, Bonhoeffer a été lu et relu, avec des compréhensions parfois sensiblement différentes de sa pensée. Cet ouvrage montre à son tour la diversité des lectures de l'œuvre de ce théologien. Néanmoins, la tension entre l'approche historique et l'actualisation audacieuse les réunit.

Les contributions sont rassemblées en 5 parties. La première parle du mouvement œcuménique (Konrad RAISER, Julio DE SANTA ANA, Renate WIND). La deuxième effectue quelques relectures culturelles, avec deux contributions comparant Bonhoeffer et Camus, et une étude des relectures du personnage de Bonhoeffer par la fiction. Une troisième partie reprend la question de la sécularisation (Nynfa BOSCO, Lluís OVIEDO), et c'est dans cette partie que la distance temporelle par rapport à l'auteur traité se montre particulièrement marquante. La

quatrième partie traite les grandes questions théologiques (Christian DUQUOC, Alberto GALLAS et Fulvio FERRARIO), en discutant notamment la christologie de Bonhoeffer. La dernière partie traite de l'ecclésiologie et des incidences pastorales qui découlent de l'œuvre de Bonhoeffer (Martino DOTTA, Fritz LIENHARD, Dominique ROULIN). Enfin, un « envoi » de Félix MOSER et Henry MOTTU permet de faire un bilan du chemin parcouru, en insistant à la fois sur l'actualité et sur les aspects dépassés de la pensée de Bonhoeffer.

Certains art. sont accessibles à tous, d'autres intéresseront surtout les spécialistes. Dans l'ensemble, on ne peut que souhaiter une large diffusion à un livre portant sur le théologien du XX^e siècle le plus lu dans le monde.

Fritz LIENHARD

Xavier TILLIETTE, *Jésus romantique*, Présentation par Joseph DORÉ, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Jésus et Jésus-Christ 85 », 2002. 22 cm. 349 p. ISBN 2-7189-0970-6. € 23.

La difficulté pour T. est de ne pas trop répéter des ouvrages écrits par d'autres sur le même sujet. Dès lors, plutôt que de définir le romantisme avec précision et de l'articuler systématiquement avec le thème de la christologie, il choisit présenter les auteurs les uns après les autres, monographies un peu allusives parfois, en citant de nombreux textes. Le résultat est une sorte d'anthologie.

Après un prélude au sujet du Christ revenant des cieux vides de Jean-Paul, T. parcourt d'abord le romantisme allemand avec trois chap. sur le Dieu en clair-obscur, le serviteur et l'ami, et « Sainte tristesse » respectivement. Un 4^e chap. présente le domaine français. Dans un 5^e chap., il parle de l'éclipse du Christ, à partir du milieu du XIX^e siècle, puis de « Vestiges et reflets ». Les

derniers chapitres sont consacrés aux romanciers, aux épigones, à la diaspora regroupant les pays autres que la France et l'Allemagne pour parler enfin de l'héritage du romantisme. Une annexe intéressante parle de Jésus dans l'art romantique, avant la conclusion. Une bibliographie sélective et un index font de ce livre un instrument de travail qui propose une masse d'informations considérable.

Fritz LIENHARD

Jean-Louis SOULÉTIE, *Les grands chantiers de la christologie*, Présentation de Joseph Doré, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Jésus et Jésus-Christ 90 », 2005. 22,5 cm. 268 p. ISBN 2-7189-0980-3. € 24.

Selon le directeur de la coll. J. Doré, nous sommes en présence d'un « ouvrage plus synthétique faisant le point sur l'état de la christologie dans sa figure d'ensemble ». Il indique les thèmes que le questionnement christologique aborde aujourd'hui, et rapporte la pensée de grands auteurs contemporains à leur sujet.

Une première partie décrit les « styles » de christologies, en parlant de la période préconciliaire dans le catholicisme, et des approches sotériologique, historique, narrative et systématique. Après un chap. au sujet de l'articulation du discours christologique, se pose la question du point de départ de la christologie, toujours révélateur pour le propos d'ensemble.

La deuxième partie pose le problème du statut christologique de la résurrection, avec la question du rapport entre l'histoire et la foi. L'auteur étudie en particulier les théologiens protestants et allemands.

Une troisième partie intitulée « Le tournant anthropologique » reprend le débat au sujet des textes de Chalcédoine,

en particulier suite aux critiques portées par J. Moltmann à la conceptualité utilisée. S. traite également les réponses de K. Rahner, H. Urs von Balthasar et enfin d'E. Jüngel, reprenant ces textes sur la base d'une autre anthropologie que celle de la philosophie grecque, pour élaborer une christologie contemporaine de la parole.

La quatrième partie étudie les enjeux christologiques du débat interreligieux. Cette problématique renvoie à la question du rapport entre création et salut, pour comprendre le salut comme une manière de « devenir sujet devant Dieu ». Il est assez intéressant d'élaborer une christologie en lien avec les religions à partir de la quête de salut. C'est dans cette partie également que S. parle de l'enjeu majeur pour lui, celui de l'introduction de l'histoire et de l'action dans la manière même de comprendre la christologie.

Au total, c'est un ouvrage de qualité, agréable à lire et bien informé.

Fritz LIENHARD

Philippe SOUAL, *Intériorité et réflexion. Étude sur la logique de l'essence chez Hegel*, préface de Jean-François MARQUET, Paris, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2000. 21,5 cm. 363 p. ISBN 2-7475-0081-0.

Cet ouvrage aborde les grands principes de la conceptualisation : identité, tiers exclu, contradiction, indiscernables, raison. C'est donc un travail de logicien philosophique qui est proposé au lecteur. Cette étude de la logique de Hegel montre combien la figure christique, sous la forme du concept, est prégnante dans la pensée générale du philosophe. Elle porte d'abord sur *la Science de la logique* de 1812-1816, mais S. la lit à la lumière des autres œuvres de maturité de l'auteur. S. parle des philosophes qui ont

travaillé les mêmes thèmes que Hegel, à son époque ou aujourd'hui, pour mieux faire ressortir l'originalité de ce dernier. L'auteur traite d'abord l'apparence en lien avec l'essentiel et la réflexion. Ensuite il étudie les essentialités, c'est-à-dire les concepts d'identité, de différence et de contradiction.

Le commentaire est profond et bien informé mais, comme l'objet qu'il commente, il exige une lecture patiente.

Fritz LIENHARD

François ROUILLER, *Le scandale du mal et de la souffrance chez Maurice Zundel*, Saint-Maurice, éd. Saint-Augustin, 2002. 23,5 cm. 253 p. ISBN 2-88011-271-0. € 18.

Un premier chap. détaille la problématique et présente l'auteur étudié. Ensuite, deux chapitres sont consacrés aux concepts de Dieu et de création. Le quatrième chap. présente la thèse essentielle : le mal dans le monde est lié à la liberté humaine. Même celui qui ne semble pas directement causé par le péché en représente la conséquence, ne serait-ce que par anticipation. À l'inverse, selon le dernier chap., Dieu n'est jamais acteur du mal, mais en est toujours la victime. Il est « impuissant et souffrant ».

L'ouvrage de R. est bien écrit. Il rassemble en un livre l'étude de textes fort dispersés, et parfois difficilement accessibles. C'est un travail considérable.

Fritz LIENHARD

Yves LABBÉ, *Dieu contre le mal. Un chemin de théologie philosophique*, Paris, Cerf, coll. « Philosophie & Théologie », 2003. 22 cm. 253 p. ISBN 2-204-07058-0. € 29.

Cet ouvrage de « théologie philosophique » se présente comme un essai de

théodicée. L. veut en effet répondre raisonnablement de Dieu. Il veut savoir si Dieu est, et qui il est. Ce qui caractérise également le propos de L., c'est que le problème du mal n'est pas périphérique dans le discours au sujet de Dieu. Dieu et le mal sont à penser ensemble. Le contexte général de ce livre est celui de la théologie du pluralisme religieux. Elle consiste en une forme de théologie philosophique qui se distingue pourtant de l'ancienne théologie naturelle. Par rapport aux écrits antérieurs de L. sur le même sujet, la christologie joue un rôle moindre, pour éviter tout exclusivisme. Le 1^{er} chap. met en question le désir de Dieu dans une situation marquée par le soupçon ; à partir d'une analyse du langage, le 2^e chap. précise le statut du discours théologique, son « lieu » en quelque sorte ; le 3^e chap. pose la question fondamentale, celle de la possibilité d'affirmer Dieu ; le 4^e chap. reprend la vieille question des noms, attributs ou prédicats divins ; le dernier chap. résume l'ensemble du propos en indiquant ses limites.

Selon une formule que L. utilise à plusieurs reprises, son livre est un essai et non un traité. Il s'agit toutefois d'un texte d'une grande densité, qui ne livre sa richesse qu'au prix d'une lecture attentive.

Fritz LIENHARD

Pascal DAVID, *Job ou l'authentique théodicée*, Paris, Bayard, coll. « Bible et philosophie », 2005. 18 cm. 129 p. ISBN 2-227-47028-3. € 15, 90.

Le fil conducteur de l'ouvrage est l'interprétation du livre de Job dans les tentatives philosophiques de « théodicée », c'est-à-dire de démonstration de la justice divine en présence du mal. Il est intéressant de relever, par exemple, que Leibniz semble pratiquement ignorer ce livre biblique, alors que Kant s'y

réfère largement pour contredire le projet classique et leibnizien, au profit de « l'authentique théodicée ». À partir de cette problématique, Pascal David interroge la tradition et étudie successivement les interprétations de Job par Maimonide, Thomas d'Aquin, Spinoza, Kant, et Cohen.

Ce petit ouvrage est précieux, notamment parce qu'il met en valeur la diversité des interprétations possibles de ce grand texte biblique.

Fritz LIENHARD

THÉOLOGIE PRATIQUE

Olivier BAUER, Félix MOSER, éd., *Les Églises au risque de la visibilité. Actes du 3^e cycle romand de théologie pratique 2001. 3^e supplément aux Cahiers de l'Institut Romand de Pastorale, Lausanne, juin 2002. 30 cm. 167 p. ISSN 1015-3063. € 9, 99/CHF 14,95.*

Il est question de « lieux, bâtiments, rites, objets, fonctions, personnes évidemment, mais aussi des formes plus discrètes, comme un type d'organisation ou un mode de fonctionnement par exemple » (p. 9). Le livre est le résultat de deux sessions de 3^e cycle de théologie pratique.

Après un premier apport de F. MOSER relevant la difficulté du thème du Dieu discret dans une société du spectacle, les exégètes A. MARX et J. ZUMSTEIN parlent des signes bibliques. Un deuxième chap. traite de signes culturels. P.-A. BETTEX étudie l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg, J. WILDI repère les symboles religieux présents sur les étiquettes de vin, O. BAUER analyse les mentions du christianisme dans le journal « Le Temps » et E.-K. NAM parle des Églises protestantes en Corée. Un troisième chap. plus fondamental

regroupe les apports de P.-L. DUBIED concernant le contexte du signe, l'analyse sémiotique de trois campagnes chrétiennes d'affichage par M. PASQUIER, l'étude par I. GRELLIER des bâtiments ecclésiaux et le travail de N. COCHAND traitant des regards portés sur la personne du ministre. Le quatrième chap. est composé des contributions de J.-P. FLIPO au sujet des Églises sur le marché, de A.-L. DE HALLER à propos des bâtiments, d'E. FUCHS sur les relations entre le pasteur et la communauté et de J.-M. PASQUIER sur les personnes portant le sacrement dans l'Église catholique. O. BAUER conclut l'ouvrage de manière narrative et amusante.

De nombreux apports sont stimulants pour la théologie pratique et pour la pratique de la théologie. Non seulement ce travail est important dans un contexte réformé ayant toujours et encore quelques difficultés avec le visible, mais il aborde également des problématiques qu'il est indispensable d'approfondir actuellement, comme celle du rapport entre l'Église et « le marché du religieux ».

Fritz LIENHARD

Peter ZIMMERLIN, *Bonhoeffer als praktischer Theologe*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006. 23,5 cm. 231 p. ISBN 3-525-55451-6. € 29,90.

L'intérêt de ce travail vient de sa pertinence aussi bien pour la recherche théologique universitaire que pour la réflexion sur le terrain pratique de l'Église. Les différents chapitres sont en effet issus de cours de théologie pratique et de cours de formation permanente des pasteurs et des laïcs. L'auteur, professeur de théologie pratique à l'université de Leipzig, après Mannheim et Heidelberg, présente une matière riche de façon très

claire et ouvre systématiquement des pistes d'évaluation critique et d'impulsions pour la poursuite de la réflexion aujourd'hui. Il articule trois approches spécifiques de l'homme d'Église et du théologien Bonhoeffer : biographique/historique, théologique et pratique. Le matériel utilisé, en plus des publications et des cours universitaires de B., est fourni par des notes prises par ses étudiants, des cours de Finkenwalde (formation pratique – clandestine – des pasteurs proposant) ainsi que par sa correspondance personnelle. Toutefois, la catéchétique n'est pas traitée dans ce livre, pour des raisons de place et parce que d'autres chercheurs ont déjà présenté une analyse bien avancée.

La question de fond est de savoir si la théologie pratique de B. peut donner des impulsions aujourd'hui, en particulier dans la situation de crise où se trouvent les Églises protestantes occidentales historiques. Sa théologie présente à la fois une distance par rapport à nos enjeux actuels et une étonnante proximité. La distance vient de sa tonalité « confessante », son fondement dogmatique très ferme, nourri par l'étude biblique et la pensée chrétienne occidentale, en particulier celle de la Réforme protestante. La proximité vient de l'exploration audacieuse de méthodes nouvelles sur le terrain, en partie inspirées par l'expérience œcuménique internationale, ainsi que de l'effort constant de penser la structure de l'Église d'après le principe fraternel, non hiérarchique (expérience de l'Église « confessante », en situation de résistance).

C'est une théologie « kérygmatisée », faite pour les situations de crise (*Theologie im Ernstfall*). Elle entre en polémique avec une conception plus libérale, culturelle ou encore sociologique et psychologique de la théologie pratique. C'est pour cela que, au moment même de son élaboration, dans les années 1930, ainsi que pendant les

années 1960-1980, la réception de la théologie de B. a rencontré de grandes incompréhensions et des rejets. L'auteur nous en fait la démonstration très intéressante, notamment dans le chapitre sur la cure d'âme.

Les chapitres traitent des grandes thématiques de la théologie pratique : le fondement ecclésiologique de la théologie pratique (l'ecclésiologie est à son tour fondée dans la christologie) ; la place de la spiritualité ; l'homilétique ; la liturgique ; la cure d'âme ; le développement de l'Église (*oikodomie*) ; avec pour terminer une évaluation de l'ensemble à la lumière des problèmes d'aujourd'hui.

Le va-et-vient entre la biographie de Bonhoeffer, son histoire contemporaine et son engagement, ainsi que la construction de sa spiritualité et de sa théologie, est particulièrement intéressant pour le fondement ecclésiologique de la théologie pratique. Dans sa maturation, la pensée d'une Église réelle, non rêvée, le courage d'une Église non parfaite, devient féconde pour aujourd'hui.

La spiritualité cherche la juste relation entre contemplation et action. Elle était expérimentée en particulier à Finkenwalde, non sans rencontrer des résistances de la part des jeunes pasteurs (par ex. angoisses devant la méditation personnelle quotidienne de la Bible). Le concept général porte nettement l'empreinte de B., célibataire volontaire et disponible à tous ; il y a là un risque pour l'image du pasteur.

L'homilétique montre aussi bien les limites de la conception de B. (par ex. identification entre prédication et parole de Dieu) que son enracinement biblique et la conscience de la présence vivante de Dieu, que l'on ne saurait « récupérer » à ses fins, serait-ce par un discours religieux. Le rôle de la prédication est défini par un concept très émancipatoire et protestant : elle doit donner aux auditeurs les moyens de lire et de com-

prendre eux-mêmes la Bible. La situation d'actualité politique est présente, mais ne prend pas le pas sur la Bible.

Le chap. sur la liturgique intéressera moins le lecteur français, car il est très étroitement liée au contexte des grandes Églises allemandes et s'attarde sur de nombreux détails. Il faut toutefois mentionner la tension entre B. et le mouvement de renouveau liturgique dit « de Berneuchen ». Ce dernier revivifiait la tradition occidentale, mais B. voulait fonder la liturgique sur des bases précises de méditation biblique et de réflexion éthique.

Dans le domaine de la cure d'âme, B. introduit une distinction originale entre cure d'âme « kérygmatique » (dominance de la parole) et cure d'âme « diaconale » (dominance de l'écoute), en fonction du problème de la personne. Mais dans toute cure d'âme, la parole doit se faire écoutante (*horchendes Reden*), son objectif étant la restauration de la relation de la personne avec Dieu. La communauté devrait aussi être acteur de la cure d'âme, qui n'est donc pas réservée aux ministres. Par contre, B. paraît loin de nous dans son refus de dialoguer avec les sciences thérapeutiques, ou dans ses recherches quant à une réintroduction de la confession en terrain protestant.

Le chapitre le plus fécond pour l'Église moderne, y compris une Église disséminée, sera probablement celui sur le développement de l'Église. B., par la traduction sur le terrain de sa théologie et par ses initiatives novatrices, dans des conditions difficiles, a fait là un travail de pionnier. Intéressant : le cas de la « paroisse morte », et le souci de B. en tant que formateur pour les jeunes pasteurs qui étaient placés dans des situations démotivantes et déstructurantes.

On pourrait trouver l'auteur par trop enthousiaste ou convaincu de la théologie de Bonhoeffer. Pourtant, il est loin de l'hagiographie et montre systématiquement

quement les limites, le questionnement et la fécondité des idées de B. par rapport à aujourd'hui. Par cette structuration, ce livre devrait pouvoir remplir son objectif : fournir les bases pour une réflexion à la fois sur le terrain de la vie d'Église et dans la recherche universitaire, dans un éclairage européen.

Bettina COTTIN

Stephan GOLDSCHMIDT, *Kasualgottesdienste mit Symbolen*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, coll. « Dienst am Wort 106 », 2006. 19 cm. 150 p. ISBN 3-525-59515-8. € 14,90.

L'auteur, qui avait déjà proposé un ouvrage analogue à propos des cultes ordinaires (*Gottesdienste mit Symbolen*), réitère ici sa démarche à propos des cultes liés à des actes pastoraux (*Kasualgottestienste*). Outre le fait que l'on a du mal à mettre sur le même plan des cultes liés aux sacrements de l'Église (baptême, cène, à la rigueur confirmation) avec des cultes liés à de simples bénédictions (mariages, « confirmation d'or », « noces d'or »), l'ouvrage souffre des mêmes défauts que le précédent. (1) Il se contente de proposer des schémas tout faits de cultes : liturgie, cantiques, et même prédication, sont proposés au liturge, prédicateur ou lecteur, comme si un culte était un kit d'éléments préparés d'avance, qu'il s'agirait de répéter, sans réflexion et sans création. Le risque est alors grand de passer du symbolique au formalisme. (2) L'auteur parle sur des symboles, mais ne les laisse pas agir.

L'idée de penser le culte à partir de symboles est intéressante, mais la manière de traiter le sujet ne traduit guère l'élan créatif souhaité pour le témoignage de l'Évangile dans la société actuelle en quête de symboles.

Jérôme COTTIN

Laurent SCHLUMBERGER, *Dieu, l'absence et la clarté. Essai sur la pertinence du protestantisme*, Lyon, Olivétan, 2004. 23 cm. 172 p. ISBN 2-915245-12-6. € 17.

Le livre rassemble six conférences données lors d'une session de formation permanente. Le premier chap. développe une conception théologique particulière de l'auteur, celle de l'absence salutaire de Dieu. Elle constitue le fil conducteur de l'ouvrage et sera reprise en conclusion. S. soutient que l'expérience contemporaine de l'absence de Dieu trouve un écho dans les Écritures et que cette absence représente une bonne nouvelle. Il évoque Job, le Saint des Saints au cœur du temple et la croix du Christ. Cette réflexion est pourtant nuancée, dans la mesure où l'absence de Dieu se présente comme une qualité de sa présence. Dieu est présent et absent en même temps, de manière à ne pas combler les manques, mais à les creuser. Par son absence, Dieu s'offre à l'être humain, « en creux » et non « en plein ».

Les chap. suivants proposent une première partie qui rappelle les affirmations centrales de la Réforme et donne quelques repères concernant l'histoire ultérieure du thème pour revenir ensuite à l'Écriture, qui se place ainsi en instance critique face à la tradition. La seconde partie de chaque chapitre, intitulée « conjectures », place les convictions étudiées en rapport avec des problématiques actuelles.

Retenons quelques réflexions ecclésiologiques intéressantes : Laurent Schlumberger critique une conception du « sacerdoce universel individualisé » qui tendrait à se détacher de l'Église visible et à la confiner dans la sphère religieuse. Il rappelle au contraire, que l'objectif des réformateurs était de responsabiliser chaque croyant vis-à-vis de cette Église. Le sacerdoce universel

relève non d'un isolement de l'individu sur lui-même, mais d'une manière d'être en présence de Dieu et de son prochain. De même, l'auteur propose de restaurer la dimension missionnaire du sacerdoce universel. En effet, le Christ ne se rencontre qu'à travers ses témoins. Ceux-ci sont dès lors appelés à prendre la parole, et à ne pas se contenter de l'implicite.

Dans la même veine, ecclésiologique, S. exerce une critique salutaire du slogan selon lequel l'Église serait perpétuellement à réformer (*semper reformanda*). Une formule qui pourrait conduire à l'idée que le changement est positif en tant que tel ou signifier que l'Église est forcément sclérosée, livrant ainsi les croyants à une spirale de l'insatisfaction et à une quête épuisante de l'Église idéale. S. soupçonne même que la réforme perpétuelle de l'Église pourrait servir de dérivatif par rapport à la nécessaire sanctification des croyants, voire être une source d'orgueil vis-à-vis de l'Église catholique (p. 166 et suiv.). Dénonciation d'un slogan qui me semble particulièrement pertinente.

L'ouvrage suscite l'intérêt et donne envie de débattre avec son auteur, ce qui est encore une manière de lui rendre hommage !

Fritz LIENHARD

Claude Henri VALLOTTON, *Vers une Église plus crédible*, Paris, L'Harmattan, 2004. 21,5 cm. 148 p. ISBN 2-7475-7470-9. € 13,20.

Le point de départ de l'ouvrage est la question du sens. Dans cette quête, les Églises ne sont pas indispensables, mais transmettent un riche héritage. Selon l'auteur, la notion de parole de Dieu est dévalorisée dès le départ à cause de ses abus. Les Églises et les paroisses sont d'emblée présentées de manière négative, activistes et loin de l'essentiel. En

effet, V. parle des troubles de la vie ecclésiale qu'il a constaté lors de son expérience en la matière, dans le canton de Vaud en Suisse. C'est pourquoi il propose une « psychopathologie » de l'Église. Pour remédier à ces difficultés ecclésiales, V. propose d'appliquer la pensée du psychanalyste E. H. Erikson. Les huit périodes de maturation décrites par cet auteur donnent le plan de l'ouvrage : stades oral, anal, génital, périodes de l'industrie, de l'identité, de l'intimité, de la générativité et de l'intégréité.

Analyses ni fouillées ni méthodiques, argumentation théologique peu développée et méthode d'application directe d'une discipline à une autre nuisent à la qualité de cet ouvrage.

Fritz LIENHARD

Alain HOUZIAUX, dir., *Le christianisme. Quel impact aujourd'hui ?*, Paris, éd. de l'Atelier, coll. « Questions de vie », 2004. 20 cm. 119 p. ISBN 2-7082-3774-8. € 10.

Petit ouvrage qui rassemble 4 conférences : « Y a-t-il une culture chrétienne ? » (Jean-Marie LUSTIGER), « L'Europe et les religions » (Alain DUHAMEL), « Dieu fait-il de la politique ? » (Olivier ABEL), « État et religion » (Pierre JOXE). Vient s'y ajouter un texte de Paul RICŒUR, daté de 1946, « Le chrétien et la civilisation occidentale ». La thèse de la préface, due à Olivier ABEL, institue que la capacité de dialogue serait « l'un des seuls vrais atouts de notre vieux protestantisme français » (p. 10). Les conférences et la publication de l'ouvrage ont été motivées par la création, boulevard Arago, d'une institution (« L'auditoire ») ayant pour vocation de favoriser le dialogue entre protestantisme et culture.

Le texte de Lustiger révèle bien la tension propre à un certain catholicisme,

affirmant à la fois le caractère chrétien d'une culture donnée et son universalité. Saluons l'information très large d'Alain Duhamel, la concentration théologique d'Olivier Abel étudiant Barth, l'érudition historique de Pierre Joxe et le sens de la responsabilité de Paul Ricœur.

C'est un ouvrage agréable à lire, à mettre entre de nombreuses mains.

Fritz LIENHARD

Alain HOUZIAUX, dir., *A-t-on encore besoin d'une religion ?*, Paris, éd. de l'Atelier, coll. « Questions de vie », 2005. 20 cm. 95 p. ISBN 2-7082-3695. € 10.

Petit ouvrage qui propose le texte de trois conférences : « Éveiller le désir du divin » (Bernard FEILLET), « Un athée fidèle » (André COMTE-SPONVILLE), « La foi plutôt que la religion » (Alain RÉMOND) ; ainsi qu'une longue introduction d'Alain HOUZIAUX dans laquelle il définit la religion comme un « phénomène social qui implique des croyances, des rites et une communauté » (p. 9-10). Il critique l'identification de la religion à la morale, à un confort psychologique et à l'intégration dans une communauté, et présente la religion comme un langage permettant de dire la transcendance, la culpabilité, le désir, etc. Il voit dans le besoin affectif une source de quête religieuse.

COMTE-SPONVILLE identifie la religion à la croyance en Dieu, et donc à une sorte de conviction doctrinale. Il présuppose une religion orientée vers l'au-delà en lui opposant le goût pour la vie présente. Il propose donc la spiritualité dont chacun a besoin et qui, pour lui, s'oppose à la religion telle qu'il l'appréhende : « Ce n'est pas parce que je suis athée que je vais me châtrer de l'âme, ni renoncer à toute vie spirituelle » (p. 65).

Le lecteur trouvera, dans un style très simple, un ensemble de réflexions qui

enrichissent la pensée par la diversité même des intervenants. L'objectif n'est pas de clarifier une question philosophique, mais de regrouper ce qui a valeur de témoignage.

Fritz LIENHARD

Laurent TESTOT et Jean-François DORTIER, dir., *La religion. Unité et diversité*, Auxerre, Sciences Humaines, 2005. 22 cm. 359 p. ISBN 2-912601-34-7. € 25.

Dans ce livre, la religion est abordée à partir de quatre éclairages : les causes et les fondements du fait religieux, son évolution historique, sa confrontation à la modernité, ses problématiques sociétales telles qu'elles sont posées par les thèmes de la laïcité, des sectes, de l'ésotérisme, des ONG religieuses et de la violence religieuse. Les études alternent avec des entretiens et des encadrés proposant des « points de repère » utiles. Parmi les auteurs, se trouvent des « journalistes scientifiques » (D. Bourdin, J.-F. Dortier, M. Fournier, T. Lepeltier, X. Molénat, J. Souty et L. Testot) et des universitaires (S. Amghar, R. Azria, J.-P. Bastian, J.-R. Bertrand, S. Bétremieux, S. Capone, F. Champion, A. M. Corten, S. Fath, B. Faure, I. Finkelstein, R. Girard, V. Goosaert, J.-F. Gossiaux, B. Hell, D. Hervieu-Léger, L. Hourmant, G. Kepel, Y. Lambert, A. Lamchichi, P. Larzillière, C. Muller, D. A. Palmer, I. Richet, P. A. Riffard, N. Silbermann, J.-P. Willaime).

L'intérêt de cet ouvrage n'est pas d'être innovateur dans le domaine de la recherche en sciences religieuses, mais de permettre d'accéder très rapidement à de nombreuses informations.

Fritz LIENHARD

Jérôme COTTIN, Jean-Nicolas BAZIN, *Vers un christianisme virtuel ? Enjeux et défis d'Internet*, Genève, Labor et Fides, coll. « Nouvelles Pistes », 2003. 23 cm. 146 p. ISBN 2-8309-1071-0. CHF 29/€ 18.

L'ouvrage est issu d'un rapport intitulé « Nouveaux médias et partage de l'information », demandé par le Conseil National de l'Église Réformée de France. Il part de l'interrogation que représente le « virtuel » pour toute institution contemporaine. La question est en particulier la suivante : « Faut-il, pour les Églises, s'engager dans la voie de cette modernité technologique ? » Il convient dès lors d'étudier les rapports entre le spirituel et le virtuel. Il apparaît que nul ne peut échapper aujourd'hui au virtuel. Une question lancinante sera celle de la perte d'incarnation et de sociabilité qui y est liée. Cependant, on peut s'y engager avec un esprit critique, notamment vis-à-vis de l'idéologie commerciale, technique, religieuse qui est en arrière-fond de l'Internet.

Un premier chap. propose une démarche pragmatique, en se demandant comment une Église donnée peut développer un projet de communication à l'aide du Web et en donnant des définitions de base bien utiles pour les néophytes. L'insistance des auteurs porte sur la clarté de l'objectif. En particulier, la possibilité d'un développement des relations œcuméniques mondiales est soulignée. Les trois chap. suivants réfléchissent à propos des modifications sociales liées à ces nouvelles technologies et à la place des Églises dans ce nouveau contexte. Ainsi le chap. 2 montre combien l'Internet est porteur d'une nouvelle culture et donc d'une nouvelle société. Le dialogue avec les sociologues, philosophes ou théoriciens de la communication qui réfléchissent sur le sujet s'établit dès ce chapitre. Le 3^e chap. montre

les questions nouvelles liées à l'émergence de l'Internet dans le domaine éthique, et vis-à-vis desquelles l'Église a une fonction de vigilance, liée à sa conception théologique de l'humain et de la société. Ensuite, au 4^e chap., l'utilisation possible de l'Internet par les Églises est développée dans les domaines de l'ouverture au plus grand nombre, de la communication et de la gestion interne des Églises (mettant en cause tout fonctionnement hiérarchique), mais aussi pour l'approfondissement et l'expression de la foi. Dans ce dernier chap., se trouve inaugurée la réflexion éthique en vue d'une autre utilisation de l'Internet que celle que propose la société dans son ensemble.

L'ouvrage a d'abord le mérite d'exister, et fait figure de pionnier dans le protestantisme. Il est fort bien documenté et propose une bibliographie considérable, avec la présentation des différents points de vue des auteurs. On peut regretter cependant l'aspect légèrement brouillon d'un livre écrit un peu vite, et dont la cohérence d'ensemble, en particulier, n'est pas aboutie. De même, la réflexion théologique nécessaire, élaborant une théorie protestante de la communication, fait défaut. C'est pourquoi, à l'aide de cet ouvrage précieux, le travail est à poursuivre.

Fritz LIENHARD

Pascal GEOFFROY, *La fin de la catéchèse ?* Préface de Muriel LEBRAT, Lyon, Olivétan, 2004. 22,5 cm. 111 p. ISBN 2-915245-21-5. € 13, 50.

L'objectif de ce petit livre est d'abord d'évaluer le passé et le présent de la catéchèse, afin de « proposer quelques clefs pour comprendre et agir ». Il ne s'agit ni d'étude méthodique de la catéchèse contemporaine, ni de véritable théorie catéchétique, ni d'innovation

radicale, mais de propositions pour réorganiser les activités existantes. La question centrale de G. est celle « de la place des enfants et des adolescents dans la vie de l'Église » (p. 12).

Après une préface de Muriel LEBRAT et un avant-propos de Daniel BOURGUET, G. constate dans le 1^{er} chap. que la pratique catéchétique habituelle ne se conforme pas à la dynamique de l'apprentissage, selon la logique « appartenir, participer, comprendre ». Pour lui, il s'agit dès lors de modifier les pratiques. Un 2^e chap. propose de rattacher d'abord la catéchèse au culte. Tout culte devrait être intergénérationnel. Ensuite, la transmission des histoires bibliques et des témoignages spirituels aurait sa place dans la famille. Un argument important de l'auteur, développé au 3^e chap., consiste à dire qu'il faut que la catéchèse ait à nouveau un prix, en temps voire en argent, sous peine d'être discréditée dans les mentalités. À côté de cette catéchèse exigeante, G. propose de développer en semaine une activité de clubs d'enfants et d'adolescents, ouverte à tous et menée dans une perspective protestante pleinement assumée.

Suivent un épilogue, neuf propositions qui résument l'ensemble du propos, une annexe qui reprend certains thèmes qui n'étaient pas abordés dans le corps de l'ouvrage, une postface de Bertrand DE CAZENOVE et enfin des « repères bibliographiques ».

Il convient de saluer ce travail. Il offre une réflexion pertinente et directement issue d'une pratique catéchétique : les différentes propositions sont expérimentées et argumentées avec soin. Le propos est convaincant.

Fritz LIENHARD

Emilio ALBERICH avec la collaboration de Henri DEROITTE et Jérôme VALLABARAJ, *Les fondamentaux de la*

catéchèse, Montréal/Bruxelles, Novalis/Lumen Vitae, 2006. 24 cm. 390 p. ISBN 2-87324-281-7/2-89507-789-4. € 27,50.

L'histoire de ce livre a quelque chose de fascinant. Publié en 2001, en italien, par un théologien catholique espagnol (ALBERICH), il fut traduit en anglais, les notes et la bibliographie étant complétées par un autre théologien catholique, d'Inde cette fois (VALLABARAJ), et publié en 2004 à Bangalore en Inde. La version française est la traduction de l'édition anglaise, revue, complétée par deux chapitres et une bibliographie francophone par un théologien catholique belge (DEROITTE). Cela dit, il reste très catholique aux yeux d'un protestant, ce qui n'est pas un défaut, sauf qu'il prétend présenter « la catéchèse dans le contexte de l'action pastorale de l'Église » (p. 13), sans aucune modestie confessionnelle. L'ouvrage s'organise en quatre parties. La première inscrit la catéchèse dans les contextes social et ecclésial. La deuxième expose la tâche de la catéchèse par rapport à la Parole de Dieu, à la foi et à l'Église. La troisième relie la catéchèse à d'autres aspects de la pratique pastorale : l'eucharistie, la diaconie, etc. La quatrième traite de deux réalités concrètes : la méthodologie catéchétique et les catéchistes. L'ouvrage propose des chapitres stimulants, par ex. sur les liens entre famille et catéchèse (chap. 8) ou, dimension négligée dans le protestantisme, sur la maturation de la foi (chap. 6). Enfin, la bibliographie, organisée par chapitre, offre une liste très complète d'ouvrages et d'articles provenant de toutes les régions linguistiques par lesquelles le livre est passé. Le recenseur allait pester contre l'oubli des références protestantes lorsqu'il a vu cité l'un de ses articles paru dans *ETR* !

Olivier BAUER

Félix MOSER, (*Se donner : à quoi bon ?*, Grolley, éd. de l'Hèbe, coll. « La question », 2004. 18 cm. 75 p. ISBN 2-88485-004-X. € 5,75.

Dans ce petit livre, M. part de l'apparente simplicité du don, pour en montrer ensuite la complexité. En particulier, se pose la question des limites du don. M. médite également la question du don de soi, d'où ce titre un peu étonnant.

Dans un premier temps, l'auteur rappelle les caractéristiques du don. Ensuite, il considère le don plus particulièrement dans la société moderne. Enfin, il fait état des critiques du don et les discute avec beaucoup de bon sens. Puis il évoque les différentes formes du don, avant de conclure.

L'ouvrage est remarquable par sa manière de joindre une réflexion solide et bien informée (voir en particulier toute la réflexion au sujet de Mauss) avec un style accessible à tous et une brièveté étonnante. On ne peut que lui souhaiter une vaste diffusion.

Fritz LIENHARD

ARTS ET ARCHITECTURE

Matthias LUDWIG, éd., *Kunst-Raum-Kirche. Eine Festschrift für Horst Schwebel zum 65. Geburtstag*, Lautertal, Gerhards. 2005. 23 cm. 320 p. ISBN 3-921098-34-3.

Le départ à la retraite du Directeur de l'Institut d'art chrétien contemporain de la Philipps-Universität de Marbourg et de l'EKD (Evangelische Kirche in Deutschland) en automne 2005, fut l'occasion de lui remettre ce livre (*Festschrift*), écrit par ses amis et collaborateurs. Le nombre d'auteurs réunis dans ce volume (27 contributions)

témoigne de l'influence et de l'action de Schwebel dans tous les domaines qui touchent à l'art contemporain et à l'architecture dans leurs rencontres avec l'Église et le christianisme, en Allemagne surtout. Mais Schwebel fut aussi écouté et étudié hors d'Allemagne, comme en témoignent les contributions étrangères : Autriche (G. Rombold ; M. Leisch-Kiesl), Pays-Bas (R. Steensma), Finlande (A. Kuorikoski) et France (J. Cottin).

Schwebel, rappelons-le, fut l'un des premiers à ouvrir le protestantisme sur les richesses existentielles et « mystiques » d'un art d'avant-garde non religieux et non figuratif. Il dialogua avec les plus grands artistes allemands des années 1960-1970 comme Joseph Beuys, Heinrich Böll ou Herbert Falken. Il s'est aussi beaucoup intéressé à l'architecture religieuse, pas d'abord en tant qu'espace liturgique spécifique mais, plus fondamentalement (et de manière plus protestante), en tant qu'espace pouvant mettre en forme la catégorie, si kantienne et si allemande, du « sublime » (*das Erhabene*).

Le nombre des contributions, mais aussi leur diversité, témoignent des différents champs de réflexion et d'action du Directeur de l'Institut de Marbourg : théologie pratique (G. M. Martin) et systématique (Dietrich Korsh), architecture (S. Kraft, M. Ludwig, A. Gerhards, K. Rashzok, A. Kuorikoski), filmographie (T. Gundlach), théâtre (P. Steinacker), littérature et poésie (G. M. Martin), philosophie et herméneutique de l'art contemporain (A. Mertin, G. Rombold, L. Kallmeyer), dialogue avec des artistes contemporains (M. Leisch-Kiesl, H. U. Schmidt-Ropertz, B. Joswig, B. Wilhelmi, J. Bodwolf), art d'Église ou pour les églises (M. Zink, A. Hildmann, A. Kuorikoski), dialogue avec le luthéranisme (R. Stensma, A. Hildmann), le calvinisme (J. Cottin). Notons également

que 9 contributions sont dues à des chercheurs et auteurs de moins de 50 ans, ce qui témoigne du fait que Schwebel a su former des disciples (souvent ses anciens assistants).

Plusieurs contributions, dues à des acteurs du dialogue actuel entre l'art et le christianisme, témoignent des préoccupations les plus récentes concernant ce domaine au sein de l'Église protestante allemande. Je signale deux principaux sujets d'action et de réflexion : (1) la nécessité de transformer les temples protestants (trop nombreux et trop vastes) en d'autres lieux, ou d'adapter une partie de l'espace culturel pour d'autres activités (A. Gerhards et M. Ludwig) ; (2) le récent document de réflexion de l'EDK (2002) autour d'un nouveau dialogue possible avec la culture (M. Richter et H. Adolphsen).

Le livre est structuré en 4 parties, qui organisent cet immense champ de dialogue et de créativité artistique : *Espace et religion* (I), *Art et esthétique* (II), *Culture et médias* (III), *Travaux et œuvres d'art* (IV).

Notons également la présence de théologiens catholiques autrichiens, qui dirigent (ou dirigent encore) la revue œcuménique germano-autrichienne *Kunst und Kirche* (G. Rombold, M. Leisch-Kiesl), dans laquelle Schwebel fut actif. On est heureux de constater qu'après le départ de Schwebel, et malgré les difficultés financière de l'EKD et des deux Églises régionales de Hesse qui cofinancent l'Institut de Marbourg, celui-ci, apprécié et unique au sein du protestantisme allemand – et même européen – va perdurer (R. Ristow). Espérons que Horst Schwebel pourra continuer sa double activité de réflexion et de mise en relation des réseaux et des personnes s'intéressant à l'art contemporain au sein du protestantisme européen.

Jérôme COTTIN

Frère Philippe MARKIEWICZ, Ferrante FERRANTI, *Les pierres vivantes. L'église revisitée*, Paris, Éd. Philippe Rey, 2005. 18 cm. 232 p. et 35 photos d'art. ISBN 2-84876-043-5. € 25.

Voilà un ouvrage original, qui travaille à la fois sur le fond et sur la forme, sur l'écriture et sur l'image, sur la théologie et sur l'art, et qui me semble assez symptomatique à la fois du nouveau « désir d'images » du christianisme et d'une nouvelle manière de penser la foi. La *théologie* en effet s'ouvre ici à ce qu'elle a longtemps méprisé, ignoré ou refoulé : l'image, l'art, mais aussi la poésie, le corps humain, la sensualité.

Les auteurs sont deux architectes de formation, l'un devenu moine bénédictin de l'abbaye de Ganagobie en Provence, l'autre photographe. Ils se retrouvent autour d'une même passion, celle des formes (architecturales, corporelles, plastiques) en un dialogue exigeant avec la spiritualité chrétienne (avec, en son centre, la liturgie et le rite).

Vu la multiplicité des thèmes et la manière à la fois iconique, poétique et narrative de les aborder, on aurait un instant pu craindre de se trouver devant un ouvrage foisonnant, qui accepte tout ce qui relève d'une théologie du cœur, de l'émotion, du sentiment, de la beauté. S'il cède parfois à ce travers, il poursuit finalement une pensée bien profilée, qui s'étoffe et s'approfondit au fil de la lecture : l'expérience sensible (à la fois esthétique, artistique, liturgique, corporelle) est fondamentale à l'expérience de Dieu. Il faut pouvoir lire attentivement ce qui tient lieu de préface (« Un guide du mystère », p. 9-13), pour comprendre la démarche et l'intention des auteurs, qui n'hésitent pas à nous livrer souvenirs et expériences personnelles pour nous rendre compte d'une triple rencontre : avec l'art, avec Dieu, avec l'autre (en l'occurrence, le

co-auteur). C'est ainsi qu'il leur arrive de dialoguer par images interposées, chacun proposant son propre regard sur une même photographie.

Ferrante FERRANTI, photographe connu notamment pour son travail avec Dominique Fernandez, est l'auteur de la plupart des photos qui sont – c'est important à préciser – beaucoup plus que des illustrations visuelles ; ce sont des photos d'art, empreintes d'une spiritualité liée à des lieux symboliquement ou plastiquement forts. Il propose son propre commentaire des photos et explique ce qui l'a conduit à garder les traces d'un moment esthétique et spirituel, sa rencontre avec l'objet regardé, puis photographié – et qui devient alors l'objet d'une nouvelle rencontre. Il est rare de trouver un artiste qui sache commenter son œuvre. FERRANTI, par ailleurs auteur d'un ouvrage explicatif sur la photographie, propose un commentaire à la fois discret et émouvant. On appréciera la liberté avec laquelle, par exemple, il nous invite à accueillir comme image spirituelle une photo *kitsch* des deux artistes gays Pierre et Gilles (p. 200-201), le sexe recouvert du *Christ gisant de Valladolid* (p. 198-199), ou encore une médiocre image de piété saint-sulpicienne dans une très ancienne église éthiopienne (p. 158-159). On le sent attiré par l'esthétique baroque, qui fut aussi l'un de ses thèmes d'étude favoris, et qui correspond à la redécouverte d'une esthétique dont le public – en particulier français – a longtemps ignoré le formidable potentiel créateur et poétique.

Le Frère Philippe MARKIEWICZ est à la fois théologien, pédagogue et guide spirituel. S'il lui arrive de commenter les photos, il propose surtout un parcours méditatif et explicatif sur les grandes notions de la théologie chrétienne qu'il articule avec l'histoire des photos. Il part d'une « théologie du corps », pour nous faire partager une conviction à la fois

théologique et spirituelle : « Le mystère chrétien va plus loin que l'expérience sensible, mais elle n'est accessible qu'à travers elle. » Par « expérience sensible » – et c'est sans doute là que réside l'originalité et la nouveauté du projet –, il faut comprendre tout ce qui met en jeu la matière, les sens, les formes : les sacrements et les rites, les gestes liturgiques et les positions corporelles, mais aussi les pierres (architecture, mobilier) et l'art sous toutes ses formes. Tous ces signes n'ont pas le même statut théologique. Mais ils peuvent tous faire l'objet d'une expérience spirituelle, dans la mesure où ils sont accompagnés, précédés ou suivis par la liturgie, la méditation personnelle (la prière) ou la lecture et l'étude des Écritures.

Le théologien protestant appréciera particulièrement ce rappel constant des Écritures – on sent le bénédictin habité par elles – ainsi le Psaume 27, 4, par lequel il rend compte de sa double vocation, monastique et esthétique. La citation de l'Écriture se fait parfois exégèse, comme dans le commentaire de Gn 28, 13, où l'auteur évoque les différents sens possibles du verset à partir de l'hébreu (p. 35). Le corps, les sens, la sensualité, la sexualité retrouvent leurs droits et sont orientés spirituellement, sans être pour autant dévalorisés en tant qu'expérience humaine fondamentale. On voit que l'art peut être passage, lieu de rencontres, entre les émotions esthétiques d'une part et l'expression liturgique (avec ses deux dimensions complémentaires, collective et individuelle) d'autre part.

L'auteur redonne une place à l'art dans le déroulement liturgique, mais il invite à ne pas se contenter de la seule utilisation pédagogique (qu'il appelle « rhétorique ») de l'image, mais à traverser la voie « dionysiaque » (l'image comme lieu d'élévation vers des réalités spirituelles), pour finalement adopter et accepter l'image dévotionnelle et

mystique, qui s'adresse individuellement au corps et aux sens.

On appréciera l'honnêteté d'une démarche qui revendique la tradition esthétique et liturgique sans se couper de la modernité, et qui ne cherche pas à moraliser ni diviniser l'esthétique, mais veut plutôt en faire le lieu de sens d'une spiritualité vécue pour aujourd'hui.

Jérôme COTTIN

Giovanni SALE, éd., *L'art des jésuites*, traduit de l'italien par Marie-Paule DUVERNE et Étienne SCHELSTRAETE, Paris, Mengès, 2003. 33 cm. 320 p. dont 208 planches couleurs parmi lesquelles 65 pleines et doubles pages, et 85 planches en noir et blanc (plans, gravures, croquis, relevés architecturaux). ISBN 2-8562-0433-3. € 69.

Écrit par une dizaine d'érudits – dont plusieurs jésuites – et possédant une iconographie incomparable, cet ouvrage tient autant du livre d'art que de l'encyclopédie. Il propose un panorama complet sur l'art des jésuites, à la fois dans le temps (principalement du XVI^e au XVIII^e siècle), dans l'espace (les continents non européens sont fortement présents) et dans le style (toutes les formes d'art sont présentées). C'est dire que nous avons là un ouvrage clé pour comprendre la richesse foisonnante de l'art chrétien – catholique et romain – à partir du concile de Trente.

On a trop facilement identifié l'art baroque à l'art des jésuites, or les deux mouvements, s'ils finissent par se rencontrer, ne sont pas identiques. L'art des jésuites, du moins dans sa phase initiale – et surtout en ce qui concerne l'architecture – se caractérise par des principes également revendiqués par les Églises de la Réforme : fonctionnalité, dépouillement, simplicité. Un ouvrage d'un jésuite compagnon d'Ignace, Jérôme Nadal, publié à Anvers en 1593

(*Evangelicae historiae imagines*) aurait plu à Luther : il illustre les Évangiles et propose des interactions entre texte et images ; cet ouvrage servit de modèle aux peintres et sculpteurs du monde entier. Enfin, un des plus célèbres plafonds baroques romains en trompe-l'œil, le *Triomphe du nom de Jésus* du Baciccio, réalisé pour le nef du Gesù, fut inspiré d'un texte paulinien (Ph 2, 10-11). Le symbole le plus reconnaissable de la Compagnie n'est-il d'ailleurs pas le monogramme du Christ (« IHS ») ?

Dans sa phase initiale (fin du XV^e siècle), l'art figuratif jésuite obéit aux 6 principes suivants, qui annoncent, par certains côtés, l'esthétique moderne : réduction du nombre de personnages pour créer un art didactique ; appel aux émotions du spectateur ; utilisation du clair-obscur pour renforcer le caractère dramatique de la scène ; effets naturalistes de la lumière ; goût pour la couleur ; effets visionnaires, en vue de créer un état sublime, supraterrestre. Cette esthétique ira en s'enrichissant à l'extrême, jusqu'à aboutir – sommet de l'art illusionniste et baroque – à l'immense fresque en trompe-l'œil du plafond de la nouvelle église jésuite de Saint-Ignace à Rome, œuvre d'Andrea Pozzo (1685-1702). Ce style jésuite du baroque tardif, d'une splendeur presque écrasante, se distingue par un illusionnisme à trois dimensions, créé par une fausse architecture, par un esprit triomphal mettant en scène une multitude de figures, et par des faisceaux de lumières (naturelles ou artificielles), métaphores de la lumière divine.

Comment est-on passé d'une relative indifférence du fondateur de la Compagnie de Jésus, Ignace de Loyola, aux questions artistiques, à une telle profusion de formes, de couleurs et de richesse esthétique ? Trois éléments au moins sont à mettre en évidence. (1) Les *Exercices spirituels* (1548), manuel de méditation au fondement de la spiritua-

lité ignacienne, invite le lecteur à utiliser des images et perceptions sensorielles pour approfondir, visualiser et s'appropriier le mystère de la foi. En mettant l'accent sur la « composition visuelle du lieu », Ignace revalorise le sens de la vue et pose un lien durable – quoique non pensé théologiquement par lui – entre l'image mentale et l'image plastique. (2) Les *collèges jésuites*, ces lieux d'éducation destinés à tous (et non seulement aux futurs membres du clergé), et dont le premier fut créé à Messine en 1545. Or, l'un des succès de ces institutions dispensatrices d'un savoir à la fois chrétien et humaniste fut précisément l'usage de l'image sous toutes ses formes, dans un but au départ essentiellement pédagogique. Mais de simple moyen l'image devint une fin en soi et participa à une éducation humaniste et progressiste qui mettait en avant l'implication de l'élève dans l'apprentissage du savoir (c'est la « méthode parisienne » qu'Ignace avait découvert lors de ses études à Paris). C'est ainsi que *le théâtre jésuite* acquit une place de premier rang dans l'apprentissage du savoir. (3) Enfin, l'élan missionnaire exceptionnel des membres de la Compagnie, en Amérique du Sud et en Asie. En Asie (Japon, Chine, Philippines), pays où le rapport à l'image n'est pas soupçonné d'idolâtrie, celle-ci fut utilisée par les jésuites dans une double fonction : pédagogique (elle permet de suppléer aux difficultés de la langue) et culturelle (l'image rend possible la rencontre avec l'autre dans sa culture propre, sa différence, sa mentalité). Le lumineux article de Gauvin Alexander BAILEY, « Art et architecture des jésuites en Extrême-orient, 1542-1772 » (p. 278-296) montre quelles furent les richesses et les finesses de l'utilisation des images, ainsi que de l'architecture pour rencontrer l'autre à partir de sa propre conception du monde, de l'homme, de Dieu. Nous sommes aux sources d'une acculturation qui signifie

que chacun abandonne un peu de ce qu'il est pour rejoindre l'autre dans sa vérité ; chacun donne et reçoit. Inutile d'insister sur la modernité d'une telle démarche, qui met au centre d'un christianisme missionnaire à la fois l'art et l'échange, la culture chrétienne et l'ouverture à l'autre. Comme le souligne Philippe l'Écrivain, dans son article (p. 224-238), « culture et mission jésuites furent aux XVII^e et XVIII^e siècles à la croisée de l'histoire et de la théologie ».

Pour être complet, il faudrait encore parler de l'architecture religieuse : elle ne fut pas guidée par des principes généraux, mais s'adapta, de manière pragmatique, aux situations (y compris financières), à l'esthétique des lieux et des époques. Des monuments de choix sont étudiés avec un soin particulier, comme l'église mère du Gesù à Rome dont la sobre façade de Giacomo Della Porta tranche avec la somptuosité des décors intérieurs. La plupart des églises ignaciennes d'Europe sont également étudiées : Sant Andrea al Quirinale à Rome, l'église Am Hof à Vienne, l'église Saint-Charles Borromée à Anvers, la Jesuitenkirche d'Innsbruck, la Michaelkirche de Munich, l'église Saint-Nicolas à Malá Strana à Prague, l'église Saint-Casimir à Vilnius, l'église Saint-Paul Saint-Louis à Paris, etc. On voit, par ces multiples exemples, quelle put être l'influence des jésuites en Europe centrale et germanique, sans parler des nombreux exemples latino-américains. La diversité des formes et des styles architecturaux est en effet saisissante, même si l'œil averti reconnaît aussi certains principes récurrents.

Le lecteur-regardeur (le livre est autant à regarder qu'à étudier) terminera ce vaste panorama avec une question et un étonnement : qu'en est-il de la présence et de l'art des jésuites à l'époque contemporaine (XX^e et XXI^e siècles) ? À part la sphère zodiacale de l'observatoire

astronomique construit par les jésuites à Pékin (p. 279), ce livre, qui pourtant prétend à une quasi-exhaustivité, est muet sur l'époque contemporaine. L'étonnement : pourquoi n'est-il rien dit des aspects les moins tolérants de l'action des jésuites dans l'histoire et de ses expressions dans l'art ? Leur fidélité absolue au pouvoir romain, leur combat contre les « hérésies », leur militantisme triomphant auraient dû être montrés, car ces aspects se trouvent aussi dans des œuvres d'art.

Soulignons la qualité de ce très beau travail à la fois esthétique, théologique et historique.

Jérôme COTTIN

Patrik SCHERRER, *Gott in Sicht ? 33 Impulse zum christlichen Glauben aus der Pinakothek der Moderne*, Regensburg, Schnell & Steiner, 2005. 21 cm. 111 p. dont 44 planches couleurs. ISBN 3-7954-1765-1. € 14,90.

L'ouvrage que nous propose S. est remarquable à plusieurs titres : par sa qualité graphique et plastique (belles reproductions couleurs des œuvres présentées), par l'idée originale qu'il met en œuvre, par les commentaires, sobres et profonds. S. propose un « commentaire spirituel » de 33 œuvres d'art contemporain qui font partie de la Pinakothek der Moderne de Munich. Sa conviction est que les musées – en particulier les musées d'art moderne – sont les nouvelles cathédrales des temps actuels. Les œuvres présentées et commentées dans ce livre sont celles des plus grands artistes du début du xx^e siècle, Picasso, Kandinsky, Marc, Kirchner, Beckmann, Klee, Nolde, Schiele, Saura, mais aussi de la fin du xx^e siècle comme Wahrol, Chillida, Baselitz, Metzger, Beuys, Fontana, Nitsch, Rainer, Tàpies.

L'auteur propose un commentaire qui nous apprend à voir l'œuvre. Il nous fait

découvrir la beauté et la profondeur cachée dans des créations parfois surprenantes. Mais il ne se contente pas d'aiguiser notre regard. Il cherche dans ces œuvres des « traces de Dieu », Dieu étant moins dans l'œuvre elle-même que dans le regard que l'on porte sur elle. Si ces œuvres permettent d'accéder à Dieu, ce ne peut être que par le moyen de sa Parole, parce qu'elles y renvoient indirectement. Les commentaires de S. proposent en effet un lien discret mais continu entre la contemplation artistique et la méditation biblique. La Bible est le seul vis-à-vis retenu pour ses commentaires artistiques.

S'agit-il d'œuvres à thème biblique ? Le plus souvent non, et c'est là que la démarche de S. est intéressante et novatrice. Elle part du présupposé qu'il y a bien « du spirituel dans l'art » même, et sans doute surtout si l'œuvre n'a pas une thématique religieuse et n'a pas été créée en contexte d'Église. Car si très peu d'œuvres d'art contemporain sont explicitement religieuses, beaucoup le sont implicitement, par la créativité et l'audace du sujet traité, par la densité de la matière travaillée, par la sincérité de la démarche, par la radicalité de l'expression. Parfois, il est vrai, la thématique chrétienne émerge, devient presque explicite, comme dans les œuvres de Rainer, Saura, Chillida, Marc et bien d'autres. Mais même quand elle reste implicite, S. s'emploie à la faire émerger. Il y a certes une part de subjectivité dans ce type d'interprétation, mais elle est tout à fait légitime dans la mesure où elle met en valeur la qualité proprement esthétique de l'œuvre commentée, ainsi que la démarche de l'artiste. L'ouvrage est structuré en 4 parties qui pourraient également servir à mettre en valeur des thématiques présentes dans l'art contemporain : « Traces », « Expérience des frontières », « Souffrance et mort », « Visions ». On peut aussi décliner ces notions artistiques sous d'autres modes,

théologiques et bibliques, comme nous le suggère l'auteur. Un très bel ouvrage que l'on aimerait voir traduit en français.

Jérôme COTTIN

Klaus SEILER, *Geistliche Augen-Blicke. Zwölf Meditationen*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006. 19 cm. 105 p. ISBN 3-525-63368-8. € 12,90.

L'auteur, pasteur en milieu hospitalier, et spécialiste de psychologie pastorale, propose 12 méditations bibliques qu'il appelle des « regards visuels spirituels ». Il met en relation des textes bibliques avec des images réelles, qui habitent son monde intérieur et notre culture. Elles sont de trois ordres : des sculptures de Ernst Barlach (sculpteur expressionniste mal connu en France mais artiste de premier ordre en Allemagne, célèbre pour sa résistance spirituelle et artistique au nazisme), des images bibliques du pays où Jésus a vécu et des images de la nature. La présente édition n'en donne que des dessins en noir et blanc réalisés par l'épouse de l'auteur, ce qui affaiblit la démonstration.

Mais on retiendra de ce modeste essai qu'il est possible de méditer l'Écriture autrement. La prédication classique n'est pas la seule porte d'entrée pour la lecture, la méditation et l'actualisation de la Bible.

Jérôme COTTIN

Martin KRIEG, Martin RÜSCH, Johannes STÜCKELBERGER, Matthias ZEINDLER éd., *Das unsichtbare Bild. Die Ästhetik des Bilderverbotes*, Zurich, TVZ, 2004. 28 cm. 111 p. ISBN 3-290-17365-8. € 12,20.

Ce catalogue d'exposition rend compte d'une expérience intéressante qui eut lieu dans 4 temples réformés

autour de Zurich, en Suisse alémanique. Il s'agissait de confronter l'interdit biblique de la représentation, avec des œuvres d'art contemporaines. Le titre de l'exposition, « *L'image invisible, l'esthétique de l'interdit de l'image* », rend bien compte à la fois de l'ancrage biblique – et réformé – de la démarche et de son but : montrer que l'interdit biblique, s'il barre l'accès à Dieu par le visible, est là pour renforcer la présence invisible de Dieu, y compris dans le visible de « l'image ». « L'absence d'image renforce l'invisibilité de Dieu, et tente, par là, de permettre à l'invisible de devenir visible » (p. 8). Paradoxe donc, pleinement montré et assumé par les organisateurs de ce projet.

Les 4 temples retenus pour accueillir les œuvres des artistes sont la Predigerkirche à Zurich, la Kosterkirche à Kappel am Albis, la cathédrale (réformée) de Schaffhouse et le temple St Arbogast à Oberwinterthur. Dans chaque lieu, une expression artistique différente, qui reflète la diversité des supports, des moyens et des expressions de l'art actuel : installations (Schaffhouse), photographies (Winterthur), peintures (Kappel), expressions artistiques à partir de la parole écrite (Zurich). Que ces expressions artistiques et plastiques aient lieu dans des temples réformés, d'où toute expression visuelle est bannie, est un premier défi qui, si l'on en croit l'un des commentateurs, a suscité un certain nombre de réactions. Mais je pense que les réactions ne furent pas que théologiques ; elles furent sans doute aussi esthétiques, vu la modernité des œuvres présentées.

L'exposition est précédée par un commentaire de J. STÜCKELBERGER, historien de l'art à Bâle, très impliqué dans des projets artistiques au service des Églises réformées alémaniques. Il introduit à la compréhension d'une « esthétique réformée », en prenant quelques judicieux exemples dans l'histoire de l'art (dom-

mage que l'œuvre de Katharina Grosse soit reproduite en noir et blanc, elle échappe ainsi à toute compréhension de la part du lecteur-regardeur). Il repère la présence insistante d'un « invisible » dans le visible des images produites en contexte réformé, mais précise qu'il ne s'agit pas de l'expression d'une mystique du vide, d'une théologie négative : « La Révélation, d'un point de vue réformé, ne s'exprime pas sur le mode de la contestation (*Bestreitung*), mais de l'affirmation (*Bejahung*) » (p. 17). Il s'agit d'exprimer une présence, et même une présence « de Dieu » (médiatisée par l'Esprit Saint), d'autant plus signifiée qu'elle est soustraite à notre regard. Alors, la création artistique rejoint parfaitement la pensée théologique et la narration évangélique.

Ce catalogue se termine par des citations de théologiens et spécialistes de l'image ainsi que des extraits des Réformateurs suisses et français (Calvin, Farel) sur l'image. Concernant Calvin, les auteurs ont judicieusement cité non *l'Institution chrétienne*, mais le *Catéchisme de l'Église de Genève* (1542), plus ouvert sur la question : le réformateur ne condamne pas toutes les images, mais seulement les images de Dieu et celle qui sont adorées.

Jérôme COTTIN

Sabine de LAVERGNE, *Alfred Manessier. Une aventure avec Dieu*, Nantes, Siloé, 2003. 28 cm. 126 p., 57 planches couleurs dont plusieurs en pleine page. ISBN 2-84231-274-0. € 40.

Le principal mérite de cet ouvrage est de nous offrir un certain nombre de reproductions de qualité du peintre abstrait qu'était Manessier, par ailleurs chrétien engagé. Ces reproductions sont très bien mises en valeur, et accompagnées de magnifiques portraits en noir et

blanc de l'artiste. L'auteur a inclus dans son étude une présentation des vitraux de l'église du Saint-Sépulcre d'Abbeville, que Manessier réalisa entre 1988 et 1993, année de sa mort. Les principaux tableaux « religieux » du peintre abstrait sont reproduits en couleur, en particulier ses quatre *Passion* de 1986 (avec la 2^e *Passion selon St Jean* de 1988), *l'Hommage à Martin Luther King*, ses *Favelas*, etc.

Cela dit, l'ouvrage n'a pas toujours une qualité scientifique et littéraire à la mesure de ce très grand artiste. Il passe largement sous silence les nombreux engagements sociopolitiques du peintre, ses prises de positions courageuses, sa liberté critique vis-à-vis de l'institution religieuse. Il oublie complètement de mentionner ce qui fut l'un de ses plus grands chantiers, la réalisation des vitraux de l'Église luthérienne Unser Lieben Frauen, à Brême. La production de Manessier à l'étranger est largement ignorée. Par ailleurs, le texte souffre de trop nombreuses citations, hétéroclites, jamais mises en perspective. Il manque une étude en profondeur de la peinture de Manessier, de sa pâte, de son style artistique, de ses intuitions esthétiques. Manessier était certes un croyant exemplaire, mais il était surtout un grand artiste.

Jérôme COTTIN

Joseph Leo KOERNER, *The Reformation of the Image*, Londres, Reaktion Books Ltd, 2004. 21 cm. 494 p. ISBN 1-86189-172-5. UK £ 29,95.

Depuis le livre d'Oskar Thulin (*Cranach-Altäre der Reformation*, Berlin, 1955) et les catalogues d'exposition parus en Allemagne à l'occasion de « l'année Luther » en 1983, aucune étude complète et pointue sur l'art de la Réforme luthérienne n'a été publiée. C'est maintenant chose faite, avec ce

travail magistral d'un professeur d'histoire de l'art londonien réputé, qui termine là une trilogie consacrée à certains thèmes de la peinture allemande (*Les autoportraits de la Renaissance allemande, Kaspar David Friedrich et le paysage*).

L'auteur commente le titre qu'il donne à son étude en parlant des deux sens de *la Réforme de l'image* ; historiquement, il s'agit du nouveau statut qu'acquiert l'image à la Réforme, et plastiquement il s'agit d'une image qui prend une nouvelle forme (re-forme), tout en gardant l'ancienne. Il note également que le titre de l'ouvrage est une contradiction, puisque précisément la Réforme a moins voulu réformer l'image que la délaissier ou même la détruire.

Le questionnement de l'auteur sur cette période délaissée de l'histoire de l'art (délaissée par les théologiens car il s'agit d'art, mais aussi par les historiens de l'art, car il s'agit d'un art au *service de la foi*, donc servile, donc pas vraiment de l'art) part d'une observation et d'un rapprochement. *L'observation* concerne la prédelle du retable de la Stadtkirche de Wittenberg, réalisée par Lucas Cranach l'Ancien (1547) : on y voit Luther prêchant à une petite assemblée, mais l'espace entre le prédicateur et les auditeurs est barré par un immense Christ en croix, qui manifestement n'est pas à sa place. Le *rapprochement*, l'auteur le fait avec *La croix sur la montagne* (ou « retable de Tetschen »), tableau de Kaspar David Friedrich qui, lui aussi, joue sur une vision duale, construite autour d'un paysage dans lequel apparaît une croix sur une colline, qui à la fois dit et nie la dimension chrétienne de la toile.

L'auteur, qui a par ailleurs beaucoup réfléchi sur le statut de sa discipline et sur l'énigme des images, est arrivé, suite à une exposition qu'il organisait à Karlsruhe, à forger le concept d'*iconoclash* (*this mix of having images and*

having done with images), qui exprime ce paradoxe particulièrement visible dans l'art luthérien : l'image est simultanément préservée et détruite. En montrant un crucifix déconnecté de tout contexte pictural, Cranach le met en évidence en même temps qu'il en fait un signe superflu. Ce qui fait dire à l'auteur que le crucifix luthérien – comme d'autres images de la Réforme – est à la fois une image et une anti-image : il efface dialectiquement ce qu'il montre. Il est donc insuffisant, selon lui, de parler de l'art de la Réforme en mettant en avant une trajectoire qui va de la superstition au désenchantement (désacralisation de l'image).

L'image chrétienne a toujours inclus en elle ce qui la conteste, elle est fondamentalement marquée du sceau de l'iconoclasme. La preuve en est qu'au cœur du christianisme il y a bien une image – celle du Christ crucifié – mais une image inversée, car tout en elle nous détourne du regard pour nous orienter vers le Dieu caché (*a hidden God*). L'incarnation du Christ est elle-même iconoclaste, dira l'auteur (*Christ's incarnation was iconoclastic: the pagan idols crumbled before the infant Jesus*, p. 18). Même détruite, même niée, l'image reste, mais en même temps elle continue à cacher ce qu'elle montre. Il y a là une sorte de réalité anthropologique générale, que l'auteur retrouve, par exemple, chez le peuple Baga en Guinée.

Ces (importants) prolégomènes étant posés, il est temps d'évoquer l'analyse iconographique que fait l'auteur de l'image luthérienne.

Après une longue introduction qui est en fait déjà une première partie et qui traite d'une histoire de l'histoire de l'art appliquée à la Réforme (p. 19 à 83), l'auteur structure son étude en trois grandes parties, « Le nettoyage » (des anciennes images) (p. 83 à 170), « La parole » (p. 171 à 320), « Le sacrement » (p. 321 à 440). Tous les thèmes

iconographiques liés au changement de statut et de perspective de l'image à la Réforme sont soigneusement étudiés et mis en perspective. Impossible de rendre compte d'une étude aussi détaillée. Je me contenterai de signaler quelques-uns des thèmes traités. Dans la première partie, « Les croyances », « Les fictions », « Les communications » (le pluriel est important), « Le geste arrêté » (l'acte iconoclaste). Dans la deuxième partie, « La croix », « Le doigt qui désigne », « Un Dieu caché ? », « Les images grossières », « La prédication », « L'enseignement », « L'ubiquité » (ou dédoublement d'un même motif dans l'image). Dans la troisième, « De la tradition à la doctrine », « Derrière la messe », « Les autels retournés », « Les ministres », « La construction des églises ». On le voit, certains thèmes ne sont pas seulement iconographiques, mais aussi sémantiques. Ils témoignent d'une remarquable connaissance, non seulement de l'art de la Réforme, mais aussi des nouvelles clés herméneutiques qu'elle a proposées.

La Réforme n'a certes pas produit des œuvres d'art remarquables, et même dans le luthéranisme, pourtant modérément iconophile, le sentiment artistique fut dévalorisé. Elle n'a pas pour autant abandonné l'image. Elle l'a utilisée comme une forme d'écriture, un signe redondant, une écriture visuelle. Le primat de l'écrit est incontestable, au point d'avoir réussi à construire une image comme un texte (elle se lit et se déchiffre plus qu'elle ne se regarde) ; ou à l'inverse de transformer un mot en image (le fameux retable entièrement couvert d'écriture, de la Spitalkirche de Dinkelsbühl, 1537), parfois même en image magique. Le monogramme VDMIE (*Verbum Domini Manet In Aeternum*), par exemple, tôt adopté par la cour de Saxe, et qui se réfère à I Pierre 1, 25 fut également utilisé comme un talisman, c'est-à-dire une idole.

Enfin les images, comme les écrits, ne sont que des signes, qui l'un et l'autre, plastiquement et sémantiquement, renvoient au Dieu caché, dont la présence échappe à toute relation visuelle.

Jérôme COTTIN

Lara BLANCHY, *Les expositions d'art contemporain dans les lieux de culte*, Grignan, Complicités, coll. « Ô paradis ! », 2005. 20 cm. 89 p. ISBN 2-910721-60-4. € 17.

Cet ouvrage aux dimensions modestes et à la réalisation presque artisanale, mais remarqué par la célèbre revue *Art Press*, explore un phénomène nouveau et prometteur, et pourtant largement inconnu : les expositions d'art contemporain dans les lieux de culte (abbayes, chapelles, églises, cloîtres, mais aussi temples et synagogues). Il s'agit souvent de lieux de culte désaffectés, qui trouvent, en accueillant des expositions d'art contemporain, une seconde vie. Mais ce peut être aussi des lieux encore affectés au culte et, dans ce cas-là, on l'imagine aisément, les contraintes sont plus importantes, la liberté d'exposition moins grande.

Quels sont ces principaux lieux ? Pour les édifices qui ne sont plus affectés au culte, il faut signaler les abbayes de Beaulieu-en-Rouerge, Maubuisson dans le Val d'Oise, Montmajour à Arles ; les chapelles Saint-Louis de l'hôpital de la Salpêtrière à Paris, Saint-Jacques de Saint-Gaudens, la synagogue de Delme, l'église Sainte-Anne à Montpellier. Pour les lieux culturels, l'église Saint-Eustache, et le couvent des Petits-Augustins à Paris, l'église (luthérienne) Saint-Pierre le Jeune à Strasbourg, ainsi que de nombreuses petites chapelles bretonnes participant à la manifestation annuelle, « L'art dans les chapelles – Art contemporain et patrimoine religieux »,

accueillant chaque année en été des artistes contemporains reconnus.

Ces initiatives témoignent d'un véritable dialogue entre l'art contemporain et la spiritualité du lieu. C'est ce que souligne l'auteur qui manifestement connaît bien les nouvelles tendances de l'art d'aujourd'hui : art vidéo, installations, performances, mise en valeur de la matière, recherches photographiques, etc. Il faut préciser que la quasi-totalité de cet art contemporain n'a rien de chrétien ni même de religieux. Il est en général éloigné de toute problématique religieuse. Mais en s'exposant dans des lieux qui ne sont pas neutres, il entre forcément en dialogue avec l'esprit du lieu et donc avec la spiritualité chrétienne. Il acquiert une dimension seconde, en général non voulue par les artistes au départ, mais incontestable. Mais l'inverse est aussi vrai : ces bâtiments religieux anciens, désaffectés, tombant parfois en ruine, reprennent vie, retrouvent une nouvelle jeunesse au contact de l'art contemporain. Parfois, ces expositions sont l'occasion de permettre une rénovation de ces bâtiments voire – cas fort rare – une réaffectation culturelle. On passe alors du culturel au cultuel, alors que c'est en général la tendance inverse que l'on observe. Ainsi chaque mode d'expression – l'art et le christianisme, l'époque contemporaine et l'époque ancienne – change au contact de l'autre. C'est bien là le signe qu'un véritable dialogue a eu lieu.

Mais il y a plus. Une autre dimension est évoquée par l'auteur, qui mériterait d'être approfondie : malgré l'écart des siècles, la transformation du langage et des techniques artistiques, le déclin de la pratique religieuse et le changement de fonction de l'art (qui n'a plus pour rôle de transmettre les vérités de la foi), il y aurait bien des connivences profondes entre l'art contemporain et la spiritualité chrétienne dans ce qu'elle a de plus authentique. Il suffit de citer, par ex., la

proximité entre les formes d'architectures sobres et dépouillées de l'architecture romane et l'art minimaliste de nombreuses créations contemporaines (monochromes, *arte povera*, art abstrait, etc.)

On regrettera toutefois une culture théologique assez sommaire de l'auteur : ses références se limitent à quelques rares ouvrages publiés en français sur ce thème, qui sont cités sans guère de recul critique ou de mise en perspective. Pas d'allusions à l'abondante littérature étrangère et aux actions des Églises non catholiques sur ces questions (en Allemagne, la réaffectation culturelle des anciens édifices cultuels protestants et catholiques est un thème de réflexion et d'action majeur depuis une dizaine d'années). Mais l'ouvrage a le mérite d'attirer l'attention sur un espace de dialogue et de créativité qui ne peut que s'élargir.

Jérôme COTTIN

Yves BOUVIER, Christophe COUSIN, *Ronchamp, une chapelle de lumière*, Besançon, CRDP de Franche-Comté, Noé éditions, 2005. 90 p. avec de très nombreuses planches couleurs.

Ce livre, qui existe également en traduction anglaise et allemande, a été réalisé par un historien de l'art de Besançon et un plasticien de Belfort, amoureux l'un et l'autre de l'œuvre de Le Corbusier (de son vrai nom Charles-Edouard Jeanneret). Il a été réalisé à l'occasion du cinquantenaire de la construction de la chapelle Notre-Dame-du-Haut (1955-2005), qui est sans doute le monument religieux le plus novateur et original du xx^e siècle. De fait, sa réputation internationale n'est plus à prouver.

On sent que les auteurs « habitent » ce bâtiment, viennent le visiter et y méditer régulièrement. Le livre est conçu comme *une visite virtuelle de la chapelle* qui –

on ne le sait pas assez – est conçue pour être utilisée de l'intérieur et de l'extérieur, tel ces vestes réversibles que l'on peut porter dans les deux sens. Non seulement ce petit livre regorge de photos et multiplie les points de vue sur un même objet, mais il est doté d'un plan de la chapelle qui indique très précisément l'endroit où s'est placé le photographe (et où se place aussi l'œil du regardeur). Si l'on ajoute à cela les deux doubles pages de photos qui s'ouvrent au centre pour devenir des quadruples pages (l'une pour une visite *extérieure*, l'autre pour une visite *intérieure*), on doit avouer que le livre acquiert une dimension plastique, quasi spatiale. Les auteurs ont sans doute conçu ce livre comme un espace architectural non seulement à regarder, mais aussi à habiter.

C'est la célèbre double voûte en béton armé, soit voile, soit coque, qui fit la célébrité de ce bâtiment réalisé en béton brut (Le Corbusier fut un disciple d'Auguste Perret qui, le premier, réalisa des architectures religieuses en béton). On apprend que la carapace d'un crabe servit de modèle à cette double coque, véritable prouesse technique, qui inclut par ailleurs la fameuse proportion « idéale » calculée par Le Corbusier, le « Modulor ».

De nombreux autres éléments, à la fois architecturaux, spatiaux, liturgiques contribuent à la réussite de cet ensemble empreint d'une spiritualité ascétique, monastique et – on y reviendra – protestante : les deux chapelles « enroulées », les puits de lumière, l'alliance de courbes et de droites, le lyrisme des matériaux, la pierre granuleuse qui fait vibrer la lumière, le « mur verrière » côté sud, ainsi que des détails signifiants comme la gargouille en forme d'oméga (dont les auteurs ne parlent pas), le motif artistique abstrait qui décore la porte principale (Le Corbusier était aussi peintre), ainsi que tout le mobilier liturgique intérieur – et extérieur –, égale-

ment conçu par l'architecte et qui fait partie intégrante de l'ensemble.

Le traitement des thèmes plastiques et architecturaux ne manque ni de précision ni de clarté. Dommage que les auteurs connaissent moins bien l'arrière-plan théologique de l'œuvre, son symbolisme liturgique, jusqu'à ignorer – apparemment – les fortes racines protestantes de Le Corbusier (né à la Chaux-de-Fond, en territoire réformé). Certes, il s'agit d'une chapelle catholique et Le Corbusier est parfaitement entré dans l'esprit d'une commande d'un bâtiment dédié à Marie, situé sur un lieu de pèlerinage. Mais de là à imaginer que l'architecte avait une piété mariale (p. 82-83), il y a un pas trop vite franchi : le vide, l'espace, l'intériorité, l'absence de couleurs, une iconographie réduite à des signes, tout cela est constitutif d'un héritage esthétique réformé que Le Corbusier a su reformuler dans un langage plastique neuf.

Jérôme COTTIN

François BËSPFLUG, *Caricaturer Dieu ? Pouvoirs et dangers de l'image*, Paris, Bayard, 2006. 21 cm. 222 p. ISBN 2-227-47614-1. € 13.

L'auteur a réussi le tour de force de publier, quelques semaines après le scandale mondial des caricatures de Mahomet (janvier-mars 2006), un ouvrage sur cette question qui ne soit pas qu'un simple tour d'horizon journalistique. Il se propose d'analyser les « pouvoirs et dangers de l'image » aujourd'hui, mais à partir de ce qu'elle fut dans l'histoire religieuse. Le domaine étudié est immense, puisqu'il s'agit de présenter le statut de l'image sacrée, mais aussi de la caricature, dans les trois grandes religions monothéistes.

La grande culture de B., à la fois en ce qui concerne l'histoire de l'image chrétienne et le dialogue interreligieux (qu'il enseigne à l'université de Strasbourg),

lui permet de relever magistralement ce défi. Parmi les nombreux thèmes et perspectives explorés, on soulignera particulièrement les points suivants. (1) Le panorama de l'histoire de l'image chrétienne met en évidence des thèmes que B. connaît particulièrement bien : l'émergence, puis la fin des images christomorphes de Dieu, celles de Dieu le Père, les images non bibliques de Dieu, celles de la Trinité (dans de multiples versions). Il saute aux yeux que par rapport aux deux autres religions monothéistes, non seulement le christianisme ne fut pas aniconique, mais qu'il développa une exceptionnelle pluralité d'images de Dieu. (2) Cette histoire de l'image de Dieu (le « Dieu-des-images ») ne doit pas être confondue avec l'histoire de Dieu (le « Dieu-des-textes »). Certes, la première se fonde sur la seconde, mais elle s'est aussi développée de manière parallèle, parfois autonome ou même en situation conflictuelle par rapport au Dieu des théologiens et des textes (certains thèmes iconographiques, comme la *Compassion du Père* sont des créations autonomes, ne reposant sur aucune source scripturaire). Les représentations de Dieu doivent ainsi être abordées à un double niveau, iconique et sémantique. C'est que le monde des images développe « une capacité de "parole" autonome » (p. 129). (3) Les images blasphématoires de Dieu, les caricatures, constituent encore un genre à part, non seulement graphiquement, mais aussi institutionnellement et culturellement. D'où quelques pages sur le blasphème, les polémiques religieuses en images, puis, à partir du XIX^e siècle « le moment libertaire » (p. 133-139) : l'auteur montre comment l'image à sujet religieux, émancipée de l'institution, devient critique, polémique, humoristique, blasphématoire, profanatrice, érotique ; toutes ces tendances ne feront que se renforcer au siècle suivant. On arrive alors à une

situation paradoxale, inédite : l'Occident produit à la fois le plus d'images religieuses et le plus d'images antireligieuses ; parfois, ce sont les mêmes. D'où la nécessité de passer par une démarche interprétative, une herméneutique des images. (4) Enfin, une réflexion plus contemporaine sur le statut de l'image est proposée, qui devrait permettre d'aborder des questions comme celle des caricatures de Mahomet avec une certaine distance critique. B. nous montre là sa parfaite connaissance de l'ontologie des images ; il propose d'utiles distinctions entre l'« identification », la « représentation » et la « substitution », dans le processus de symbolisation mis en œuvre par les images, dont il souligne à juste titre qu'il ne s'agit pas d'abord d'un processus intellectuel et rationnel. Il souligne le rôle métonymique des images, et plaide pour un travail d'anamnèse, les concernant.

Sur l'affaire des caricatures de Mahomet, le jugement de B. est à la fois nuancé et ouvert : pas besoin de censure, d'interdiction, car il y a dans toute société démocratiquement constituée une autolimitation (terme que je préfère à « auto-censure ») à l'œuvre : la liberté d'expression s'arrête là où l'autre est dévalorisé, avili, nié, exploité. On conclura avec la conclusion : « La pire caricature morale de Dieu, la plus irrégieuse, qui vraiment le défigure et que rien ne justifie pas même les pires caricatures picturales de Dieu, est de tuer l'homme, qui est à l'image de Dieu » (p. 194).

C'est un détail, mais on aurait aimé avoir la référence de la citation de Calvin (note 230, p. 126) ; et notons par ailleurs que W. Schöne n'est pas l'auteur du catalogue de l'exposition de 2002 à Paris sur Beckmann (note 239, p. 131).

Soulignons toutefois la qualité de cet ouvrage à la fois stimulant, bien documenté et d'une écriture alerte.

Jérôme COTTIN